

A parache dans:
"Brasilia Entdeckung und
Selbstentdeckung"
Jawitschowa / Zwickel-
Benteli Verlag, Bern 1982 (Zentralblatt)

CEDI - P. I. B.
DATA 11 / 11 / 72
COD. 7123373

LES YANOMAMI, LA FORET ET LES "BLANCS"

Pierrette Birraux-Ziegler
Lic.Sc.soc., Lic.Géo., M.Urb.
Université de Genève

LES YANOMAMI, LA FORET ET LES "BLANCS"

"Ma forêt, je veux la protéger. Mon gibier, je veux le protéger. Ma rivière, je veux la protéger. Sinon, j'aurai faim de viande.

Je veux protéger les tapirs, les toucans, les poissons, les tatous, les oiseaux 'cujubims', sinon je vais avoir faim, mes enfants auront faim, mes femmes auront faim.

Je veux protéger ma forêt, je veux protéger ma rivière parce que vous, vous détruisez tout. Je veux aussi conserver mon or et ma cassitérite.

Je veux protéger mon gibier, je veux protéger mes crabes, je veux protéger mes écrevisses. Oui. Sinon j'aurai faim de viande et mes enfants mourront de faim".

Esmeraldo Tisiboratheri, 1987

Esmeraldo Tisiboratheri est un "bata", un homme expérimenté d'une cinquantaine d'années, très écouté dans la région de Surucucus, le coeur historique, géographique et démographique du territoire yanomami du Brésil. Jusqu'à ce qu'il eut l'âge de prendre femme, il n'avait jamais vu de 'Blanc', bien qu'il en ait vaguement su l'existence alors qu'il commençait à manier un véritable arc et de véritables flèches.

A cette époque, les Yanomami des hautes terres ne disposaient que de quelques fragments de machettes, qu'ils attachaient à des manches de bois, à l'instar des pierres polies de leurs haches traditionnelles. Ils avaient reçu ces bouts de métal d'une communauté située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Surucucus, par où était passé le premier missionnaire.

Un jour, raconte Esmeraldo, les habitants d'un autre village situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de Surucucus, vinrent les visiter pour participer à un rituel funéraire. En voyant leurs misérables outils, ils s'esclaffèrent : "Ouhou. Mais vos outils sont affreux. Ils sont horribles. Chez nous, il y a de belles machettes en grande quantité. Venez donc en chercher."

Esmeraldo se souvient avoir accompagné les siens, par monts et par vaux, avec ses jambes encore courtes, jusque chez les Maithá. Ceux-ci surent se montrer généreux et les alliances se resserrèrent.

Les Maithá obtenaient les objets manufacturés de leurs voisins caribes, les Maiongong ou Yekuana, un peuple radicalement différent des Yanomami. Un peuple de navigateurs émérites, capables

d'affronter rapides et divagations du cours du rio Uraricoera/Branco jusqu'à Boa Vista ou de rejoindre le fleuve Mazaruni pour chercher à Georgetown, en Guiana, à plus d'un millier de kilomètres de chez eux, les carabines qui leur permettaient de se faire respecter des vaillants Yanomami de la Serra. Un exemple, parmi tant d'autres, d'échanges intercommunautaires et interethniques qui ont toujours caractérisé le monde amérindien du bouclier guyanais.

Le territoire ancestral d'Esmeraldo, le plateau-savane de Surucucus et ses abords forestiers, émerge à 830 mètres d'altitude au-dessus de vastes étendues de collines boisées, à une vingtaine de kilomètres de la Serra Parima proprement dite. Cette chaîne montagneuse marque la ligne de partage des eaux de l'Amazone et de l'Orénoque et, par la même occasion, la frontière entre le Brésil et le Venezuela. "Terra incognita" pour les "Blancs", les sources de l'Orénoque ne furent découvertes par eux qu'en 1952. Quant aux premiers "nabëbë/kraiowabë", étrangers-ennemis non amérindiens qu'Esmeraldo découvrit de ses propres yeux, ils se présentèrent sous la forme de missionnaires évangélistes fondamentalistes nord-américains, traducteurs de la Bible selon Wycliff. Ils étaient véhiculés par les Forces aériennes brésiliennes et accompagnés d'un Yanomami des basses terres. Esmeraldo me raconte :

- "Les nabëbë" son arrivés là, là, là, dans ta direction.

- Sur la tête de la montagne ?

- Oui. Sur la tête de la montagne. Ils sont arrivés en hélicoptère.

Nous avons eu affreusement peur. Nous avons eu horriblement peur. 'Non. Ne nous approchons pas d'eux'. C'est ainsi que nous pensions.

- Non. N'ayez pas peur. N'ayez pas peur. Nous sommes amis. Nous sommes amis, dirent-ils. Nous habitons là sur le plateau de Surucucus. C'est là que nous habitons. Venez, venez. Là-bas, il y a beaucoup d'objets manufacturés pour vous. Il y a beaucoup d'outils métalliques, il y a beaucoup d'outils métalliques pour vous, et des casseroles. Venez, venez.

- Houououou. Nous avons peur. Nous avons très peur.

- Non. N'ayez pas peur.

Tandis qu'ils parlaient, un autre avion arriva. Les "nabëbë" nous dirent de ne pas avoir peur de l'avion. Nous nous sommes mis à courir à cause de l'avion, loin de l'avion.

- Ne courez pas. Venez. Venez avec nous. Si vous travaillez pour nous (à déblayer la piste d'atterrissage), nous vous donnerons des objets. Beaucoup d'objets.

Tandis que nous nous sommes mis à travailler, tandis que nous nous sommes mis à travailler, tandis que nous travaillions, ils nous donnèrent beaucoup d'outils métalliques, des culottes,

des hameçons, des chaussures. Ah oui. Nous étions très contents, vraiment très contents.

Ils sont arrivés, nous nous sommes mis à travailler et ils nous ont donné beaucoup d'objets."

C'était en 1965. Les Yanomami se considéraient alors au centre du cosmos, lui-même formé de quatre disques superposés dont les deux étages intermédiaires étaient le ciel et la terre. Ils situaient les territoires des "nabëbë yai", les vrais "étrangers-ennemis", c'est-à-dire les autres ethnies amérindiennes, à la périphérie du cosmos, là où le disque céleste rejoint celui de la terre. Ils localisèrent alors le pays des "nabëbë/kraiowabë", les "Blancs" au dos du ciel, cette partie pour eux invisible de l'étage céleste. Ainsi concilièrent-ils, à partir de leur savoir cosmologique, le fait qu'ils n'avaient jamais connu auparavant ces êtres (humains ? esprits ? revenants ?) et le fait que ceux-ci tombaient du ciel.

Alors que les Indiens intégrèrent rapidement les "Blancs" dans leur univers mental, ces derniers se montrèrent parfaitement incapables d'en faire autant avec les Yanomami. 10 ans après l'arrivée des missionnaires, un rapport gouvernemental d'identification des ressources forestières, pédologiques et minières de leur territoire est publié. Le projet Radambrasil en ignore complètement les habitants originels.

L'annonce publique de l'existence probable de gisements de cassitérite, d'or, de diamant et de substances radioactives provoque immédiatement l'invasion illégale du plateau de Surucucus par quelques centaines de prospecteurs indépendants, les "garimpeiros". Ils y restent un an et demi avant d'être expulsés par les autorités brésiliennes. Ils auront ainsi le temps d'apporter les épidémies fatales à ce peuple resté isolé des germes d'origine européenne, de violer les femmes, de voler dans les plantations des Indiens, de les affamer en faisant fuir le gibier et de salir leurs cours d'eau avec huiles de vidange et carburants.

En 1985, une nouvelle tentative d'invasion par des hommes fortement armés par les autorités locales avorte. En 1987, elle réussit. 1500 Yanomami sur les 10.000 du Brésil meurent en deux ans et demi. Esmeraldo perdra plusieurs proches dont son bébé, tué dans ses bras. Il raconte :

"Dans mon 'yano' (maison communautaire), les chercheurs d'or sont arrivés et moi, je les ai chassés... Mais ils sont revenus et se sont montrés agressifs envers moi. Ils m'ont tiré dessus avec leurs fusils. Ils m'ont tiré dessus avec leurs fusils et m'ont fait fuir sous la menace de leurs fusils car moi, je suis démuné,

je n'ai pas de fusils. Et moi, je pensais : 'Je vais tuer les 'nabë-bë' à mon tour'. Mais après avoir pensé cela, je me suis enfui.

Je suis très très en colère car ils ont tué tous les anciens de ma communauté.

Je suis très en colère... Je me suis enfui de mon 'yano' et d'autres 'Blancs' sont arrivés et ils ont fait une autre piste d'atterrissage. C'était des gens très féroces et alors, nous ne les avons pas tués. Nous nous sommes faits 'amis' avec eux, bien que nous les détestions. 'Laissons-les habiter simplement ici'. C'est ainsi que je pensais.

Nous les avons laissés travailler et ils ont dit qu'ils nous donneraient des objets, qu'ils seraient généreux, qu'ils nous donneraient des fusils. 'Ne nous attaquez pas. Nous sommes des amis. Nous allons vraiment vous protéger'. C'est ainsi que les orpailleurs ont parlé et nous les avons acceptés comme des 'bonnes gens'. Bien qu'ils aient des maladies, nous les avons acceptés. De toute façon, nous ne pouvions rien faire d'autre...

Quand nous avons été tous malades, j'ai commencé à être mécontent: 'Ah, c'est ainsi que sont ces gens.' Ils nous avaient fait croire qu'il n'y aurait pas d'épidémies, que nous ne mourrions pas, mais c'était faux car nous allons tous mourir. La malaria ne va plus s'arrêter. C'est ce que j'ai dit aux miens...

La police fédérale est venue et a chassé les chercheurs d'or. Alors, j'étais content. Je suis content qu'ils aient retiré ces gens.

Mais l'épidémie elle, elle continue. Elle continue sans arrêt... Car les eaux sont sales, les Yanomami continuent à boire cette eau sale. Ils ont mal au ventre. Elle les rend malades. Bien qu'ils soient partis, nous continuons à trembler de fièvre sans arrêt.

J'étais allé chez les 'nabë' pour les tuer, je les ai maltraités et ensuite, ce sont eux qui sont venus chez moi. Ils ont tué les vieux. Et maintenant, je n'ai plus tellement envie de me venger car ils sont très agressifs".

Esmeraldo sait que sa communauté peut disparaître. Physiquement car, avec la présence des chercheurs d'or, la forêt est devenue "waisibë", toute petite. Elle ne nourrit plus les enfants. Culturellement, parce que les "batabë", les vieux de sa communauté ont été systématiquement éliminés par ces gens "mohoti", ignorants, maléfiques et qui se comportent en forêt comme des "warebë", des cochons sauvages.

Ignorants puisqu'ils méconnaissent l'un des fondements de l'organisation de la société yanomami, l'échange. Pour les Yanomami l'avarice constitue le comble de l'associabilité. Maléfiques, puisqu'ils propagent des épidémies mortelles; or, la maladie, chez eux, a généralement des causes magiques et intentionnelles. Cochons sauvages enfin, car ils travaillent dans la boue et dévastent tout sur leur passage.

Or, cette forêt est leur forêt, "kamiyamakë urihi". Mon qu'ils s'en sentent les propriétaires. Mais parce que c'est là que les anciens ont vécu et, par conséquent, c'est là que leurs

enfants vivront. Cette terre est investie des actes et des paroles des leurs, de l'histoire et de la mythologie yanomami. C'est là que Omamë, le héros-créateur, a fait jaillir l'eau des entrailles de la terre et que l'oiseau hocco a nommé ces rivières que les orpailleurs souillent et détournent. C'est là que Omamë leur a donné la première plantation couverte de bananiers, de plants de manioc doux et amer, d'ignames, de tarots, de canne à sucre, de canne à flèches, de tabac, de coton, de plantes médicinales, magiques et artisanales. 89 variétés de cultigènes ont été recensées chez les Yanomami, obtenues à même une terre dont 70% de la superficie s'est vue attribuer une fertilité "très basse", "insignifiante" ou au relief "trop accidenté" pour produire selon les techniques des experts du projet Radambrasil.

Leur mobilité territoriale permet aux Yanomami de nourrir toute leur population à même leur forêt. En défrichant chaque année de nouvelles parcelles qu'ils ne cultivent qu'un an ou deux, ils permettent à la végétation et au sol de se reconstituer : différentes générations d'arbres s'y succèdent après l'abandon des plantations. Le gibier, momentanément chassé par la présence humaine, y retourne pour se nourrir des fruits de la forêt secondaire. Au bout de quelques décennies, seul un Yanomami est capable de dire que cet endroit a été cultivé.

La connaissance de la succession des lieux habités par la communauté est en effet l'un des savoirs que les anciens transmettent aux plus jeunes. Un savoir primordial qui constitue l'armature de la mémoire historique d'un peuple qui bannit l'évocation des morts et dont, par conséquent, la mémoire généalogique est très limitée. La référence spatiale est constante, dans la culture et la langue yanomami. Et le rapport à la terre et au cosmos emprunt de familiarité et d'affection.

"La terre a du sentiment, comme nous. Le ciel aussi. La forêt, ce que vous appelez la forêt et que nous appelons 'urihi' a un esprit et les chamanes le savent. Un jour, les épidémies arriveront dans la poitrine du ciel", prophétise Davi Yanomami, apprenti chamane et principal porte-parole de son peuple.

"Quand le ciel sera malade, le tonnerre le sera à son tour et criera de rage sans s'arrêter, à cause de la chaleur dégagée par la fumée (véhicule des maladies pour les Yanomami). C'est ainsi que le ciel tombera sur la terre, comme il est déjà tombé dans les temps immémoriaux. Le soleil et les étoiles tomberont aussi et tout s'obscurcira.

Nous savons que nous allons disparaître et les 'Blancs' avec nous.

Nous le leur avons dit mais ils ne veulent pas l'entendre".

Avril 1952